

L'agroforesterie traditionnelle au secours de la faune forestière menacée

Une possible contribution des agriculteurs-piégeurs Mvae à la gestion de la réserve de faune de Campo (Sud-Cameroun forestier)

Dounias Edmond

UMR 9935, CNRS-Muséum-Paris VII, France

Faire cohabiter une faune abondante et diversifiée avec des populations humaines autochtones, lorsque ces populations pratiquent la chasse de manière ancestrale, est un aspect de la gestion des aires protégées qui pose de réelles difficultés méthodologiques. Faute de disposer d'études quantifiées sur l'impact effectif des pratiques cynégétiques traditionnelles, les conservateurs en sont réduits à interdire la chasse à l'intérieur des aires protégées et à nier de fait la fonction socioculturelle de la consommation de viande de gibier dans les habitudes alimentaires de la plupart des populations forestières d'Afrique centrale.

Les Mvae sont une population camerounaise de forêt sempervirente, dont l'économie est caractérisée par l'agriculture sur brûlis et le piégeage. La forêt littorale occupée par les Mvae a été décrétée réserve de faune en 1936. Toutefois, une compagnie forestière exploite le périmètre de la réserve depuis vingt-cinq ans et renforce dans son sillage le commerce de venaison et le braconnage. Cette préservation aberrante à deux vitesses — qui d'un côté autorise la coupe du bois, mais de l'autre interdit la chasse — se révèle au bout du compte préjudiciable à la faune.

Dans ce contexte, nous avons entrepris d'analyser le système de production des Mvae, en adoptant une démarche fondée sur la combinaison de trois référentiels d'analyse complémentaires.

Le premier référentiel, diachronique, a consisté à nous référer à des descriptions de l'économie mvae datant de l'époque précoloniale. Ce référentiel a démontré que, loin d'être passéiste et figé, le système de production des Mvae a su accuser des changements importants, sans pour autant compromettre les spécificités culturelles de la société.

Le deuxième référentiel, interethnique, a permis de comparer l'accès aux ressources des Mvae avec celui de deux autres sociétés exploitant le même milieu : les pêcheurs côtiers Yasa et les Pygmées Kola, partiellement sédentarisés. Ce référentiel a souligné la faculté des Mvae à revendiquer une stratégie de subsistance originale, vis-à-vis d'un entourage culturel dont ils veulent se démarquer. Sans contester les contraintes de l'environnement naturel, chaque société a donc recours à une sorte de libre arbitre culturel, qui rend obsolète toute interprétation déterministe des rapports de l'homme à son milieu.

Le troisième référentiel, écosystème, a consisté à analyser le système de production de la même société dans deux situations environnementales différentes, les Mvae résidant également en région continentale de cacao-culture sur forêt dégradée. Malgré leurs économies discrètes, les deux communautés interviennent sur le milieu suivant un cadre technologique et culturel similaire, qui constitue la signature de la société.

Par cette démarche alliant trois référentiels, nous avons pu montrer que la pratique cynégétique ne peut être dissociée de la gestion de l'agroécosystème. Mieux, c'est au sein des composantes de cet agroécosystème que nous avons recherché les moyens de maintenir une activité de chasse rentable, tout en impliquant les Mvae dans la préservation de la grande faune.

L'analyse diachronique des pratiques cynégétiques mvae révèle tout d'abord une régression des formes de chasses directes et collectives au profit d'une pratique indirecte et plus individuelle : le piégeage. Une analyse typologique des pièges souligne une baisse de leur diversité fonctionnelle : sur les 35 variantes de pièges connues aujourd'hui, près de 80 % d'entre elles sont munies d'un déclencheur, d'un collet et d'un ressort. L'avènement du câble a favorisé l'élaboration de pièges plus polyvalents et plus simples de fonctionnement au détriment de pièges trop ciblés ou de conception trop sophistiquée. Ce nivellement technologique traduit le fait que la chasse a quitté le cadre de l'autoconsommation stricte pour répondre à une logique de marché. Cette constatation qualitative est corroborée par les résultats de notre enquête quantitative de production de viande de brousse, menée durant 13 mois au sein d'un village de la réserve (les 14 chasseurs suivis ont réalisé 2 093 captures, totalisant une biomasse de 18,5 tonnes) ; environ 50 % des captures sortent du cadre de l'autoconsommation, pour alimenter les marchés citadins. Cette enquête révèle par ailleurs l'importance croissante du fusil : un chasseur sur cinq seulement utilise un fusil, mais à lui seul, il fournit 37 % de la biomasse capturée. Le fusil, d'apparition récente, tue les plus gros gibiers, qui sont aujourd'hui les plus menacés d'extinction : éléphant, buffle, singes anthropoïdes et mandrill.

L'étude systémique de l'agroécosystème mvae met en exergue deux caractéristiques importantes. Tout d'abord, les Mvae disposent d'un système ancien de "coadaptation piégeage-cultures" : ils mettent à profit l'attraction exercée par les cultures pour détourner les mammifères prédateurs vers un ensemble de pièges associés aux champs. Le risque de perte agricole encouru est toléré, compte tenu d'une production fortement excédentaire. Cette faune, qui affectionne les espaces anthropisés, est composée de gros rongeurs (athérure, aulacode, rat de Gambie) et d'antilopes (guib harnaché, néotrague), tous à forte valeur marchande. Bien qu'elle constitue une biomasse considérable, cette faune s'avère sous-exploitée et ne fournit que 4 % de la biomasse totale saisie au piège.

Par ailleurs, un jardin agroforestier éclectique et permanent s'est progressivement mis en place au début du siècle, au terme des grandes migrations mvae (bantoues). Ce lieu d'expérimentation et d'acclimatation, où se côtoient essences introduites, végétation héliophile de recrues et herbacées commensales, se révèle en revanche pauvre en arbres natifs plantés.

Prolongeant la logique du système de "coadaptation piégeage-cultures" déjà existant, nous suggérons une optimisation de l'agroforêt périvillageoise qui reposerait sur l'arboriculture d'essences natives. Beaucoup de ces essences — dispensatrices de fruits, de résines, de graines oléoprotéagineuses, d'écorces condimentaires et de bien d'autres productions non ligneuses — sont connues pour exercer un fort pouvoir d'attraction sur la faune anthropophile. Tout en encourageant l'établissement d'un capital arboré à vocation marchande ("extractivisme"), nous pouvons incidemment infléchir la pratique cynégétique vers ces agroforêts, à l'aide de systèmes de piégeage jusqu'alors sous-exploités, qui contribueraient à réduire la pression exercée sur la grande faune menacée d'extinction.